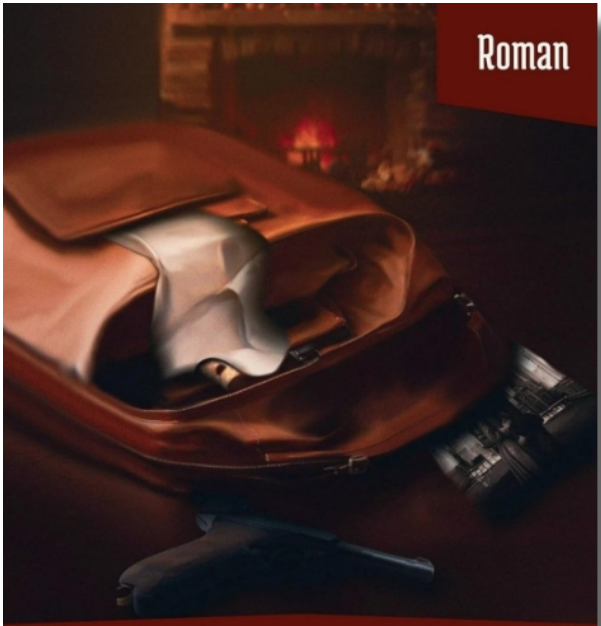

Des Braises sous les Cendres

Mélanie Lemaire

Extrait :

Des Braises sous les Cendres

Roman

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-424-4325-2

© Mélanie Lemaire

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.
L'auteure est seule propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

À ma famille…

Prologue

Mars 1926, Montigny-le-Chartif

William poussa la porte de l'église en grimaçant. Le désagréable grincement du bois semblait résonner à travers la nuit à peine tombée avec une force surnaturelle. Il jeta un œil autour de lui et attendit un moment pour s'assurer que personne n'avait été alerté par ce son. Lorsqu'enfin il fut certain d'être toujours seul, il soupira de soulagement.
Il entra rapidement dans le petit édifice et referma la porte avec plus de facilité qu'il n'en avait eue à l'ouvrir. Une légère odeur d'encens y flottait et de nombreux cierges alignés éclairaient avec douceur l'autel invitant au calme. À son pied, un homme était agenouillé et semblait prier.
Will approcha lentement, avec méfiance. L'individu se leva et se retourna vers lui. Il l'observa avec la même curiosité que celle dont William faisait preuve à son égard.
— Il est bien tard, dit l'homme d'une voix chaleureuse. En quoi puis-je vous aider ?
— Je suis navré de vous déranger à cette heure. Je suis venu chercher conseil.
— Peu importe l'heure, vous êtes au bon endroit pour cela. Mais vous me paraissez bien loin de chez vous. Vous avez un accent quelque peu exotique pour cette région.
— En effet, je ne suis que de passage. Un ami m'a dit que si je cherchais un endroit pour apaiser ma conscience, je pouvais venir dans ce village.
Une lueur éclaira le regard de l'homme un instant. Il cacha sa surprise aussi vite qu'elle était apparue mais

Will distingua clairement dans ses yeux une lueur de méfiance.
— Je ne suis qu'un diacre, mais si je peux soulager un peu votre esprit, alors je le ferai avec plaisir.
William sourit et avança. Il tendit la main et serra celle de l'homme. Il fut aussitôt soulagé que son vis-à-vis connaisse le code d'usage à la fin de cette présentation.
— Je m'appelle Lucien Sarman. Soyez le bienvenu en ce lieu. Comment va Anton ? demanda l'homme d'Église.
— MacConnaught a été un peu chamboulé par tout ce qui s'est passé ces dernières années. Il est donc allé se ressourcer dans un monastère en Écosse.
— Je le comprends, on l'aurait été à moins. Ça n'a été facile pour personne. Et vous aussi, vous avez dû voir de drôles de choses.
William repensa à tout ce qu'il avait vécu dans la Somme. Un frisson parcourut son dos à l'idée de ce qui, depuis, reposait dans sa besace.
— Vous n'imaginez même pas… Sans vouloir vous offenser.
— Ne vous inquiétez pas pour cela. Dites-moi simplement ce que je peux faire afin de vous aider.
— J'ai besoin de cacher quelque chose. Un objet sensible, dangereux et qui ne doit plus jamais pouvoir tomber entre des mains humaines.
Les yeux de Lucien glissèrent vers la sacoche sur laquelle William serrait les doigts de sa main gauche.
— Cet objet est-il de grande taille ?
— Pas plus grand qu'un doigt.
Lucien détourna son visage comme s'il observait quelque chose dans l'église, ou plutôt comme s'il cherchait à vérifier qu'ils n'étaient pas écoutés. Il sembla hésiter un

bref instant, puis son regard rencontra de nouveau celui de William.
— Dans ce cas, je crois que je sais exactement où le mettre pour que personne ne puisse jamais plus s'en emparer. Venez avec moi.
William suivit Lucien jusqu'à une porte au fond de la nef. Ce dernier sortit un porte-clés et plaça l'une d'entre elles dans la serrure. Il repoussa le lourd battant de bois et, aussitôt, une odeur rance de renfermé arriva jusqu'au nez de William. Ces effluves lui firent monter un frisson le long de la colonne vertébrale. L'Irlandais se reprit et chassa de son esprit les images qui revenaient par trop souvent le hanter afin de se concentrer pleinement sur les actions de son guide.
Lucien sortit une petite boîte d'allumettes et enflamma une torche, éclairant un ancien escalier de pierre qui semblait mener au plus profond des entrailles de ce monde. La lumière du feu, vacillante et pourtant intense, permettait à peine de deviner les premiers degrés de roche alors que l'obscurité donnait l'impression d'avaler la lumière.
— Où cela mène-t-il ?
— Dans des catacombes oubliées de la plupart. Cette porte est fermée à tous les habitants. La descente est un peu dangereuse en raison de l'humidité sur les marches. Ce qui, je vous l'avoue, est une excuse bien suffisante pour que personne ne vienne y fouiner par simple curiosité. Allons-y.
William aurait volontiers souri s'il n'avait pas été si tendu. Cacher cet objet au milieu de squelettes centenaires paraissait presque normal, comme s'il s'agissait du seul genre d'endroit où il pouvait rester. Il eut une pensée

pour Alistair et s'excusa mentalement de lui avoir menti après tout ce qui leur était arrivé. Mais il n'avait pas voulu que ce fardeau pèse davantage sur son ami. Même s'il avait participé à cette opération si particulière, il demeurait étranger à tout ce qui faisait sa vie. Et il valait mieux que cela reste ainsi, pour son propre bien.
Alors William suivit Lucien Sarman en silence, priant intérieurement les forces qui pouvaient influencer le destin pour que personne ne retrouve jamais cet endroit…

*

Janvier 1941, camp de concentration d'Auschwitz

Le général Aldricht Ornstel descendit de sa voiture et releva l'épais col de son manteau afin de tenter de se protéger un peu du froid mordant. Il avait hâte que ses obligations en Pologne se terminent et qu'il puisse aller s'occuper d'une région moins barbare. Mais pour le moment, il devait faire le tour de ce camp et s'assurer que tous les soldats, et surtout leurs officiers, effectuaient bien leur travail.
Il suivit Rudolf Höss, le SS-Obersturmbannführer responsable de ce lieu, au milieu des allées, écoutant vaguement ses explications sur les chiffres réalisés et les traitements réservés aux prisonniers. Droit dans son uniforme bien net, cet homme carré semblait fier – même trop fier peut-être – de ce qu'il accomplissait à cet endroit au nom du Führer. Mais Ornstel s'en moquait autant que d'une guigne. Il essayait de respirer aussi discrètement que possible par la bouche plutôt que par

le nez. Surtout lorsqu'ils devaient approcher des zones d'habitations. L'hiver avait beau être là, il régnait en ces lieux une puanteur telle que peu auraient été en mesure de l'imaginer : celle des corps – pourtant bien vivants – en décomposition.
On aligna quelques prisonniers face à Ornstel et les gardes les forcèrent à s'agenouiller sur le sol dur et glacé pour saluer la visite de l'officier supérieur. Leurs haillons gris, élimés ou déchirés, ne se différenciaient désormais que grâce aux symboles colorés cousus sur les poitrines. Le général fit à peine attention aux coups portés par les soldats sur les membres de ces inférieurs afin qu'ils s'inclinent.
Quand la « représentation » fut terminée, Ornstel fit demi-tour pour rejoindre enfin sa voiture. Il n'avait qu'une envie : retourner à son hôtel particulier et se glisser dans un bon bain chaud tout en dégustant un verre de vin.
Ornstel fut soudainement tiré de cette agréable pensée par quelque chose qui agrippait sa veste.
Des hurlements de douleur et des pleurs de désespoir se firent entendre dans la cour tandis que les soldats arrachaient la chose qui tenait son manteau. Ornstel se retourna alors lentement pour voir ce qui causait un tel dérangement. Des soldats s'étaient précipités auprès de lui et tentaient de ramener en arrière un gamin malingre qui hurlait son prénom, sans relâche. Étonné qu'un mioche portant le triangle marron des Tziganes sache comment il s'appelait, Ornstel l'observa. Celui-ci cherchait visiblement à attirer l'attention de l'officier.
— Höss, que font tous ces gitans ici ? demanda Ornstel en fronçant les sourcils.

— Ils ont été arrêtés alors qu'ils tentaient de faire traverser la frontière à des juifs, mon général.
— Je vois. Faites le nécessaire pour qu'ils ne puissent plus s'approcher ainsi des visiteurs. Un incident de ce type ne passerait pas aux yeux de notre Führer.
Ornstel constata avec un certain plaisir que Höss pâlissait tout en acquiesçant. Satisfait de son effet, il se détourna sans plus tenir compte de l'enfant qui l'appelait toujours malgré la pluie de coups. Imaginant qu'il avait entendu son nom et son grade au milieu d'une conversation entre quelques soldats, il était bien décidé à l'oublier lorsque sa voix chevrotante retentit avec plus de force.
— Je sais comment trouver ce que vous cherchez !
Ornstel s'immobilisa, un frisson lui parcourant le dos. Il se retourna vivement cette fois et observa un petit instant le garçon qui continuait de répéter ces quelques mots. Pris d'un fol espoir, le général ordonna aux soldats de lui amener le petit. Il aperçut un peu plus loin un groupe de prisonniers tsiganes tenus à genoux, pleurant et hurlant pour qu'on épargne l'enfant, malgré leurs visages à demi enfoncés dans la neige.
Aldricht Ornstel s'accroupit afin de faire face au petit toujours maintenu par les gardes.
— Tu saurais trouver ce que je recherche, dis-tu. Tu sais ce que c'est ?
Quand l'enfant lui répondit, Ornstel sentit son cœur bondir dans sa poitrine. Il avait entendu parler des pouvoirs des Tziganes. Était-il donc bien tombé sur l'un d'eux ? La chance lui souriait-elle enfin ?
— Comment sais-tu cela ?
— Ce mot flotte dans votre tête. Tout le temps.
— Et comment peux-tu m'aider à le trouver ?

— Je sais qui peut vous y mener.
— Toutes nos excuses, mon général, nous allons immédiatement vous débarrasser de cette vermine !
— Pas tout de suite, Höss, dit-il en jetant un regard glacial qui fit reculer l'officier.
Lorsque Ornstel fut certain qu'il ne serait plus dérangé par le piètre militaire, il regarda de nouveau l'enfant.
— Qui peut m'y mener ?
— Je vous le dirai. Mais seulement si vous nous protégez, ma famille et moi.
Ornstel sourit pour la première fois de la journée. Voilà qui rendait cette visite bien plus intéressante…

Partie I
Rougeoiements

1

24 décembre 2018, quelque part sur l'A11

Virginie aurait bien dû se douter que cette année se finirait comme elle avait commencé… C'est-à-dire de manière catastrophique. Elle regardait d'un air dépité et les dents serrées le voyant de batterie qui la narguait sur le tableau de bord de sa voiture. Il s'était allumé tout à coup alors qu'elle avait repris l'autoroute depuis dix petites minutes, après une rapide pause déjeuner dans un fast-food sur l'aire de Chartres-Gasville. La couleur rouge immobile du symbole ne lui disait rien de bon mais elle tenta de se rassurer intérieurement.
Ça n'est peut-être qu'un faux contact… ou au pire c'est la batterie qui est déchargée, et dans ce cas, ça ne mènera pas loin… Au moins, ça ne peut pas être l'alternateur, il m'a déjà fait le coup en début d'année.
Virginie hésitait.
Que devait-elle faire ? Poursuivre son chemin ou s'arrêter sur la prochaine zone de stationnement afin de chercher le garage le plus proche ? Si ce n'était là qu'un faux contact lié à l'éclairage du voyant, ça n'aurait aucune incidence sur sa voiture. Mais si c'était la batterie… Et si son véhicule se mettait à faiblir sur l'autoroute ? Il lui restait encore plus de la moitié du trajet à faire jusqu'à la Vendée.

En voyant le panneau de l'aire de repos suivante, Virginie décida de s'arrêter par sécurité. Mieux valait perdre une heure ou deux plutôt que son unique moyen de locomotion. Elle rejoignit donc un parking et s'y gara sans pour autant arrêter sa voiture, de peur de ne pouvoir redémarrer. Virginie sortit son téléphone de son sac à dos puis ouvrit le moteur de recherche dans le but de trouver un garage à proximité de l'autoroute. Il ne lui fallut que quelques secondes pour en repérer un. Il était situé dans un petit village à une vingtaine de minutes de là où elle se trouvait.

Montigny-le-Chartif…

Village inconnu au bataillon… Allez, c'est donc parti pour un peu de tourisme improvisé !

Le garage dépendait d'une franchise qu'elle connaissait de nom. Elle partait donc un peu plus confiante. Il n'ouvrait qu'à 14 h 30, ce qui lui laisserait plus d'une heure à attendre lorsqu'elle serait arrivée. Mais au moins après cela, elle pourrait reprendre la route sereinement.

Virginie lança le système de guidage de son téléphone accroché à son pare-brise et suivit le trajet indiqué tout en priant intérieurement pour que sa voiture ne lâche pas avant qu'elle n'ait atteint sa destination. Il ne manquerait plus qu'elle se retrouve perdue, en pleine campagne, dans un endroit où il n'y aurait pas de réseau…

Chassant d'un rapide mouvement de tête les pensées négatives qui cherchaient à envahir son esprit déjà fragile, Virginie quitta l'autoroute à la sortie suivante. Elle emprunta quelques voies à travers champs, d'autres dans des petites portions boisées ou à travers villes et villages. Enfin, elle arriva dans celui qu'indiquait son appareil. Elle

trouva rapidement le garage et s'arrêta sur le parking extérieur où ne se trouvait plus qu'une seule place. Observant les alentours, elle retint une grimace.
Cet endroit était parfaitement désert et bien trop silencieux malgré les vieilles maisons qui l'environnaient. Le garage ne payait pas de mine quant à lui avec son parking intérieur plein de voitures en plus ou moins bon état. Virginie coupa cependant le moteur. Elle n'avait plus qu'à attendre que le garagiste revienne de sa pause déjeuner. Le moral déjà bas, elle tourna un regard dépité vers le ciel grisâtre au moment où quelques gouttes d'eau commençaient à tomber sur son parebrise.
Mais bien sûr… Il ne manquait plus que ça pour compléter ce tableau idyllique ! Je me retrouve en panne de voiture dans un trou paumé en plein hiver et sous la pluie… Je pourrais presque me croire dans un roman… Heureusement que je ne suis pas un personnage de Chattam ou de King !
Mentalement, Virginie croisa les doigts et pria les divinités du monde entier pour qu'il ne se mette pas à pleuvoir à verse. Et surtout pour que ce garagiste en particulier n'ait pas décidé de rester fermé ce jour-là. Un 24 décembre, cela n'aurait rien eu d'étonnant dans un petit village.
Pour patienter un peu, Virginie appela sa tante et son oncle qui l'attendaient à plusieurs centaines de kilomètres.
— *Salut, ma grenouille !* dit la voix chargée de bonne humeur à l'autre bout du fil. *Alors, comment se passe la route ?*
En dépit de ce qui venait de lui arriver, Virginie ne put retenir un sourire en entendant sa tante et cet

affectueux – bien qu'étrange – surnom qu'elle lui donnait. Il faudrait qu'elle lui demande un jour d'où il pouvait venir.
— Salut, tata. Eh bien… En fait, je vais avoir un petit peu de retard. J'ai dû m'arrêter dans un garage.
Virginie lui expliqua ce qui s'était passé et sa tante lui confirma qu'elle avait fait le bon choix en allant aussitôt dans un garage. Son oncle acquiesça en fond aux paroles de sa femme et ajouta qu'elle ne devait pas s'inquiéter de l'heure à laquelle elle arriverait. Le plus important demeurant qu'elle arrive justement. La soirée ne commencerait d'ailleurs pas sans elle et de toute manière, c'était Noël, ils avaient tout leur temps.
Une fois la conversation terminée, Virginie rangea son téléphone en soupirant. Il ne lui restait plus qu'à attendre que le garage rouvre. Quelle idée elle avait bien pu avoir de prendre la route un 24 décembre !
Mais quelle idée !
Pourtant, elle en avait eu besoin. Après sa déconvenue sentimentale survenue quelques jours plus tôt, un grand bol d'air lui était devenu plus que nécessaire.
Virginie s'était doutée de ce qui arriverait lorsque son petit ami n'avait renvoyé pour unique réponse à ses derniers messages que six petits mots.

Morgan
Il faut que je te parle

Pas même un point pour mettre fin à sa phrase. Comme si tout était en suspension dans l'air…

Ce jour-là, Morgan devait venir chercher Virginie pour aller dîner avec des amis à elle. Pour fêter comme il se devait le nouveau bonheur de la jeune femme, ils souhaitaient lui faire passer une mémorable première soirée entre couples. Virginie avait donc demandé à Morgan s'ils dormiraient chez elle ou chez lui après la petite fête, afin de savoir si elle devait préparer des affaires pour cette nuit-là. Mais il n'avait pas répondu. Elle lui avait envoyé un autre texto alors que les heures défilaient, sans obtenir plus de réponse.
Jusqu'à ce message de six petits mots sans point.
Virginie avait senti son cœur se glacer et son visage se décomposer tandis qu'ils se donnaient rendez-vous dans un café de Compiègne. Depuis quelque temps déjà, elle avait remarqué qu'une certaine distance s'était petit à petit installée entre eux, sans vraiment comprendre pourquoi. Elle avait espéré se faire des idées, mais le message de Morgan n'augurait rien de bon. Virginie s'était donc préparée, avait enfilé une belle robe et laissé ses cheveux encadrer joliment son visage. Au moins, s'il la plaquait comme elle le craignait, elle serait à son avantage. Et ce serait cette dernière image d'elle qu'il conserverait en mémoire lorsqu'il repenserait à ce moment.
Et bien sûr, lorsqu'ils s'étaient retrouvés devant leurs boissons – chocolat viennois pour Virginie, cappuccino pour lui – Morgan lui avait annoncé qu'il préférait qu'ils ne sortent plus ensemble. Mais que ce n'était pas sa faute, c'était lui…
Virginie aurait aimé pouvoir le maudire de lui lancer cette réplique. C'était tellement cliché ! Vu et revu dans

toutes ces mauvaises comédies romantiques de Noël qu'elle aimait tant regarder avec sa mère…
Morgan avait tenté de s'expliquer : il avait essayé de tomber amoureux d'elle, mais qu'il n'avait pas réussi…
Pas réussi ? Pas réussi à passer au-dessus de leur amitié de douze ans, oui ! Amitié transformée depuis deux mois en une amourette de contes de fées dont Virginie avait rêvé pendant des années.
Quand Morgan avait demandé à Virginie de sortir avec lui à l'automne, cela avait illuminé son année maudite. Lorsque, pendant leur toute première nuit ensemble, il l'avait regardée dans les yeux en lui disant qu'elle était la femme de sa vie, la future mère de ses enfants, elle avait cru que le mauvais sort qui s'acharnait contre elle était rompu.
Serrant fort sa tasse pour ne pas montrer à Morgan que ses mains tremblaient, Virginie lui avait répété ces mots menteurs qu'il avait prononcés. Il avait semblé gêné devant la rancœur qu'elle n'était pas parvenue à lui dissimuler et n'avait plus su quoi dire. Virginie s'était répété qu'elle ne pleurerait pas, elle avait essayé de se préparer mentalement à cette rupture. Mais elle n'avait pas réussi à retenir ses larmes. Alors, elle les avait laissées couler, tenant sa tasse de chocolat pour que ses mains ne tremblent pas trop. Elle avait trouvé la force de lui demander s'il était certain de ce choix, car s'ils rompaient vraiment, ce serait définitif. Elle ne reviendrait pas en arrière au bout de quelques mois parce qu'il éprouverait des regrets d'avoir mis fin à leur relation.
Morgan lui avait répondu qu'il comprenait, mais qu'ils pouvaient rester amis.
Virginie avait acquiescé.

Ils s'étaient finalement quittés lorsque Virginie avait à peu près repris contenance. Morgan, tout en la surveillant de côté, avait réglé les consommations. Ils s'étaient faits une dernière bise et Virginie l'avait sèchement repoussé tandis que Morgan essayait de l'embrasser sur les lèvres. Non mais où se croyait-il ? Il venait de la plaquer à une semaine de Noël et il voulait lui « offrir » un dernier baiser ? Et puis quoi encore ? Virginie était parvenue dans une sorte de brouillard mental à retourner chez elle. Puis, elle avait envoyé un message à son amie afin de lui dire qu'ils ne seraient pas des leurs ce soir-là, lui expliquant que Morgan venait de rompre. Celle-ci lui avait proposé de venir quand même pour se changer les idées. Mais voir d'autres couples heureux en train de s'amuser lui paraissait une épreuve insurmontable à cet instant précis. Elle avait aussi envoyé un message à sa tante, sa dernière confidente. Et celle-ci lui avait aussitôt dit de venir passer les fêtes avec eux. Virginie avait accepté en sachant que cela lui ferait du bien de passer Noël et la fin d'année avec le peu de famille qui lui restait. Le lendemain matin, à son arrivée au travail, son employeur s'était rendu compte qu'elle n'allait pas bien. Il avait accepté sans poser de question de lui octroyer des congés par anticipation au vu de son état psychologique proche de la déchéance. Juste le temps pour elle de mettre en ordre quelques dossiers et de préparer ses affaires, de faire des achats de dernière minute et Virginie prenait la route.
Elle ferma les yeux et inspira profondément afin de refouler les larmes qui menaçaient de la submerger à nouveau. Elle vit alors arriver un homme qui ouvrit le

garage et soupira de soulagement. Il était 13 h 30 et la pluie avait cessé de tomber.
Deux signes positifs !
Prenant une grande inspiration pour se donner du courage, Virginie quitta sa voiture et se dirigea vers l'entrée du garage en croisant mentalement les doigts.

2

24 décembre 1942, Montigny-le-Chartif

Marianne aidait Babette à préparer sa maison. Même si le repas du soir serait un peu frugal comparé aux fêtes gargantuesques des années précédentes, l'ambiance chez les Malard permettrait de réchauffer les corps et les cœurs de leurs amis. Penser à autre chose qu'à leur sinistre futur pendant quelques heures leur ferait le plus grand bien.
Marianne jeta un œil par la fenêtre et constata que la neige s'était enfin arrêtée de tomber. Quelques enfants sortaient de chez eux, excités et bien protégés du froid, pour jouer et créer des bonshommes bien enrobés qui décoreraient les ruelles du village pour les jours à venir. Il devait y avoir désormais une douzaine de centimètres de poudre blanche sur le sol. De quoi s'en donner à cœur joie et oublier pour un temps tout ce qui pouvait se passer dans leur pays. Marianne sourit doucement en apercevant les premières boules prendre leur envol dans les rues. Elle aussi avait adoré cette période dans son enfance. Et même à l'adolescence, elle n'avait jamais refusé une invitation à participer à une bataille blanche comme ils les appelaient entre eux.
Cette période lui avait toujours plu. Il lui semblait y trouver l'empreinte de ces vieilles magies que l'on ne découvrait plus désormais que dans les contes de fées ou

les histoires de grands-mères. Cette ancienne magie que la nature accordait à nouveau aux humains pour un bref moment. Ces pensées ramenèrent Marianne aux souvenirs de ses parents et des repas de fêtes qu'ils pouvaient encore partager dans la joie, à peine trois ans plus tôt. La table recouverte des mets qu'elle préférait, les danses faisant tourner les têtes, les chants et les rires. S'amuser jusqu'à l'épuisement presque total et sombrer pour quelques heures dans un sommeil à peine réparateur, pourtant suffisant avant de recommencer à faire la fête.

Mais cette année-là, les quelques coupons que l'occupant venu de l'est leur avait octroyés n'offriraient qu'un bien pâle exemple de ce que pouvait être un vrai repas de Noël. Malgré elle, Marianne repensa aux pauvres familles recueillies par les fermiers à la sortie du village et qui devaient se cacher afin de rester en vie. Bien que ces personnes en fuite puissent profiter du plein air la plupart du temps et qu'elles aidaient les travailleurs des environs dans leurs tâches quotidiennes pour les remercier de cette protection, toutes évitaient de s'aventurer aux abords du centre bourg. Les fuyards ne s'éloignaient que peu des fermes et, au moindre signe d'alerte, descendaient se cacher dans les sous-sols aménagés dans le plus grand secret. Officiellement, ces derniers devaient servir d'abris en cas de bombardements. Mais ils servaient surtout à dissimuler tous ceux que les nazis recherchaient.

L'aide apportée par les villageois et le fait d'être en famille leur permettait de garder le moral et foi en l'humanité malgré les rumeurs qui courraient. Notamment sur le sort réservé aux prisonniers qui

avaient la malchance de posséder des origines juives. Pouvoir demeurer auprès de ceux qu'ils aimaient pendant ces heures sombres était tout ce qui leur restait.
En famille… Oui… Eux sont en famille…
Marianne retint une larme en songeant alors à ses parents. Elle s'était promis de ne plus pleurer tant que ces maudits Allemands n'auraient pas été boutés hors de France.
Ces sombres barbares avaient arrêté puis déporté son père dans un camp de travail. D'abord envoyé en Picardie, il avait rapidement rejoint l'Allemagne. Ses parents avaient bien évidemment tenté de protester. Diacre et professeur, la présence de son père était nécessaire à la vie du village. Mais l'ennemi n'avait rien voulu entendre… Quelqu'un aurait apparemment prétendu que Lucien Sarman possédait des informations sensibles et avait un lien avec la Résistance. Les soldats l'avaient donc emmené afin de l'interroger à ce sujet. Le général Armstruss, commandant de la garnison de Chartres dont dépendait Montigny-le-Chartif, leur avait assuré au travers d'un courrier type que Lucien rentrerait bientôt chez lui, dès qu'il aurait répondu à toutes les questions.
Cependant, quelques semaines seulement après son arrivée en Allemagne, Lucien leur avait indiqué dans une lettre qu'il allait être déplacé dans un autre camp, en Pologne cette fois. Mais il ignorait où. Il avait promis de leur écrire dès que possible. La lettre dans laquelle il leur confirmait être bien arrivé à Auschwitz avait été sa dernière.
En dépit de leurs demandes répétées au commandement de Chartres, personne n'avait daigné donner aux deux

femmes la moindre information concernant les raisons de ce brusque arrêt de ces correspondances familiales. Pendant tout l'hiver qui avait suivi, Marianne avait vu, impuissante, sa mère dépérir à cause d'une mauvaise grippe qu'elle ne réussissait pas à soigner. Son état avait soudain empiré en pleine nuit. Marianne avait traversé tout le village sous la neige pour tenter de trouver le médecin, mais celui-ci avait été réquisitionné le matin-même à Chartres par l'occupant. Elle avait pu joindre la garnison grâce au téléphone personnel du maire du village et on lui avait promis d'envoyer le médecin aussi vite que possible.
En milieu de matinée, lorsqu'il avait enfin pu se présenter chez elles, le corps de la pauvre Marguerite Sarman était déjà froid et Marianne avait à peine eu la force de saluer le praticien tant elle pleurait. Elle s'était alors retrouvée seule du jour au lendemain, avant même de fêter ses vingt ans.
Heureusement, Marianne avait pu compter sur l'aide ainsi que sur la bienveillance des habitants de Montigny-le-Chartif. Babette, leur plus proche voisine et amie de longue date, avait juré à la femme mourante de veiller sur sa fille comme si elle avait été la sienne. Et Armand, le fils de Babette, était devenu encore plus protecteur envers sa camarade de mauvais coups enfantins. Marianne avait retrouvé auprès des Malard une seconde famille. Et depuis, elle aidait Babette autant qu'elle le pouvait pour la remercier.
Tout comme ces pauvres juifs, Marianne tenait bon grâce à la générosité des habitants de son village. Peu importaient les mauvais coups du sort qui pouvaient venir frapper aux portes, on était tenace en Eure-et-Loir.

Il n'était donc pas question de céder à l'ennemi le moindre petit pouce de bonne humeur. On savait tenir tête en toute discrétion ! Enfin… quand on ne faisait pas sauter une ligne de chemin de fer ou quelques vitres des bâtiments qu'occupaient les Allemands.
Dès le début de l'Occupation, et surtout après le départ de son père, Marianne avait cherché un moyen d'aider à repousser cet ennemi hors de leurs frontières. Mais elle ignorait qui contacter afin d'entrer au sein de la Résistance. Et elle ne savait pas davantage comment elle pourrait être utile. Elle avait bien tenté d'aborder quelques fois ce sujet avec Babette, mais la vieille femme ne semblait rien savoir non plus.
Marianne se doutait que les résistants devaient se montrer discrets. Alors, elle n'avait pas insisté. Mais elle voulait participer car sa haine des Allemands s'était accrue après le décès de sa mère. Cependant, tout ce qu'elle pouvait alors faire était de reprendre les menus travaux de couture que la défunte réalisait pour leur permettre de vivre.
Marianne s'était petit à petit fait une raison.
Jusqu'au moment où, au beau milieu de la nuit, Armand et Guillaume, un de leurs plus anciens amis, étaient venus frapper à sa porte. Ils amenaient avec eux un autre homme, blessé par une arme à feu, et avaient besoin de son aide pour réussir à le soigner. Marianne avait bien pensé tourner de l'œil alors qu'elle extrayait la balle et que le sang du malheureux maculait ses mains. Mais elle avait tenu bon et recousu son patient en lui faisant boire le peu de liqueur qui restait dans la maison afin de l'aider à retenir ses cris de douleur.

Depuis cet instant, lorsqu'il était trop risqué d'aller voir un médecin, on venait rendre visite à cette jeune couturière. À sa demande, Armand était parvenu à lui procurer quelques livres de médecine. Marianne les avait rapidement étudiés avec discrétion pour aider au mieux de ses moyens. Et régulièrement, ses amis lui amenaient en secret du matériel médical.
Voyant soudain l'heure tourner, Marianne revint au présent et finit le ménage. Puis, elle rejoignit Babette dans la cuisine.
— J'ai tout terminé, Babette. Est-ce que je peux vous aider pour autre chose ?
— Ça ira, mon petit, je te remercie. Tu peux te reposer un peu en attendant ce soir. Tu l'as bien mérité !
Marianne déposa un baiser sur la joue parcheminée de Babette et s'installa en soupirant d'aise dans le large fauteuil du salon, près de la cheminée où brûlait un agréable feu. Elle reprit le roman de Jules Verne qu'elle avait entamé deux jours plus tôt et se replongea dans cette fantastique aventure vers la lune…

Commandez ce roman